

COLLECTION DIASPORALES

*...parce que toute authenticité est un exil.*

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytounsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE,  
UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Yervant Odian, JOURNAL DE DÉPORTATION

Anahide Ter Minassian, Hourï Varjabédian,  
NOS TERRES D'ENFANCE, L'ARMÉNIE DES SOUVENIRS

Henri Aram Haïrabédian, DIS-LUI SON NOM

Krikor Beledian, SEUILS

Zabel Essayan, MON ÂME EN EXIL

Takuhi Tovmasyan, MÉMOIRES CULINAIRES DU BOSPHORE

Jean-Claude Belfiore, MOI, AZIL KÉMAL, J'AI TUÉ DES ARMÉNIENS

Ara Güler, ARRÊT SUR IMAGES

Fethiye Çetin, LE LIVRE DE MA GRAND-MÈRE

Viken Klag, LE CHASSEUR

Chavarche Missakian, FACE À L'INNOMMABLE, AVRIL 1915

Téotig, MÉMORIAL DU 24 AVRIL

Hamasdegh, LE CAVALIER BLANC

Vahé Oshagan, ONCTION

Aram Pachyan, AU REVOIR, PIAF

Vahé Berberian, AU NOM DU PÈRE ET DU FILS

Zareh Vorpouni, LE CANDIDAT

Meguerditch Margossian, SUR LES RIVES DU TIGRE

NICOLAS SARAFIAN

# Terres de lumière

*Nouvelles traduites de l'arménien  
par Ara Dandiguan*

*Postface de Krikor Beledian*

Parenthèses

EN COUVERTURE :

« Pinus sylvestris », photographie de Izabela Schwalbé, 2007, détail.

REMERCIEMENTS :

Cette traduction doit beaucoup à tous mes enseignants de l'Inalco et à tous mes relecteurs. Mais elle n'aurait pu exister sans la prévenance de Arpi Totoyan qui m'a fait découvrir ces textes dont je ne soupçonnais pas le lien avec ma mémoire familiale.  
A. D.

L'AUTEUR

Nicolas [Nigoghos] Sarafian est né le 30 mars 1902 à bord du bateau qui emmène sa famille en quête d'un refuge, de Constantinople-Istanbul à Varna en Bulgarie. Originaires de la ville de Akn, ses parents Ghazaros Sarafian et Vartouhie Hamalian s'étaient réfugiés dans un premier temps dans la capitale de l'Empire ottoman, suite aux massacres de 1895-1996 perpétrés dans les provinces arméniennes sous le règne du Sultan Abdul Hamid II.

« Aux jours de mon enfance, mon regard allait toujours aux lumières qui brillaient dans l'obscurité. Il allait à la lumière qui venait du feu étincelant dans le noir. Elles m'ont impressionné les lumières des bateaux qui glissaient sur la mer sombre<sup>1</sup>. » Les bouleversements de la Première Guerre mondiale le projettent sur les routes entre Rostov en Crimée et Odessa où ses parents l'avaient envoyé chez son frère aîné ; il y reste de 1914 à 1916.

En pleine guerre et révolution russe, Sarafian va devoir marcher pendant trois mois ; il perd son frère, rentre seul à pied à travers d'effroyables champs de bataille. Il n'évoquera jamais ces jours de terreur si ce n'est par de brèves allusions. De retour à Varna où son père « est boulanger et livre le pain à cheval<sup>2</sup> », il est élève chez les Frères au collège Saint-Michel et apprend le français.

Il regagne Istanbul en 1919, où les rescapés arméniens vont tenter de revenir après l'armistice de Moudros en novembre 1918. Quelques mois d'une période plus paisible lui permettent de suivre des cours au sein du prestigieux Guétronagan, le Collège central arménien, où il va être remarqué par les enseignants, dont l'écrivain Hagop Oshagan et le poète Vahan Tékéyan qui lui transmettent la passion de la littérature. Ses premiers poèmes sont publiés dès 1921.

Suite au génocide et à l'incendie de Smyrne, les troupes de Mustafa Kemal investissent Istanbul, avec à nouveau la montée des exactions et des menaces contre les Arméniens : Sarafian va se réfugier en France. Il a une vingtaine d'années quand il arrive à Paris en 1923, devenant ouvrier typographe au sein de plusieurs imprimeries.

Très vite, il écrit pour différentes revues et journaux de langue arménienne paraissant en diaspora : *Haratch*, *Zvartnots*, *Hairenik*, *Agos*, *Pakine*...

TITRE ORIGINAL : *Լոյսի ցուտր* [1953], Paris-Antélias, 2000.

COPYRIGHT © 2022, ÉDITIONS PARENTHÈSES POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

[www.editionsparentheses.com](http://www.editionsparentheses.com)

ISBN 978-2-86364-384-6 / ISSN 1626-2344

Au sein des milieux intellectuels français, il s'intéresse aux courants littéraires et au mouvement des idées tout en se consacrant principalement à la poésie.

En avril, 1931 Sarafian participe à la fondation de la revue *Menk* [Nous], dont l'objectif principal visait à créer une communauté littéraire qui sera à l'origine du mouvement littéraire « École de Paris<sup>3</sup> ».

Il prend alors conscience qu'il doit accepter le déracinement et l'exil et se consacre à construire son œuvre après avoir publié son premier recueil, *Antcherbedi me kravoume* [La conquête d'un espace] en 1928. Dans sa poésie, il explore des voies nouvelles, hanté par les contradictions ; l'errance, la question de l'identité confrontée à l'étranger l'obsède : « Il faut créer une patrie de l'esprit. » Perfectionniste, tiraillé par un doute permanent, il peaufine sans cesse ses manuscrits. C'est une vie entière consacrée à la poésie et à l'écriture dans « sa » langue, l'arménien occidental, pour lequel il construit un univers singulier où domine une approche moderniste.

À la Libération, il devient typographe au sein du quotidien *France-Soir* et s'installe avenue du Petit-Parc à Vincennes. Il meurt le 12 décembre 1972 à Paris.

« Le projet de Sarafian aura été de conquérir l'exil<sup>4</sup>. »

Principales œuvres de Nicolas [Nigoghos] Sarafian :

*La Conquête d'un espace* [Անշրպտտի սի գրաւուի], Paris, 1928.

*La Princesse* [Բշխաւնտի], Paris, 1934.

*Citadelle* [Միջնաբերդ], Paris, 1946.

*Le Bois de Vincennes* [Վէտտէի Աւանդ], Paris, 1988 ; traduction française par Anahide Drézian, Marseille, Parenthèses, 1993.

*Romans* [Վէպեր], 2020, et *Œuvres poétiques complètes* [Թերթն-նաւթ], 2022, Erevan, Sargis Khachents / Printinfo (édition définitive réalisée sous la direction de Krikor Beledian).

<sup>1</sup> Nicolas Sarafian, « Enfance et lumière », in *Nos terres d'enfance, l'Arménie des souvenirs*, Marseille, Parenthèses, 2010, p. 179.

<sup>2</sup> Garo Poladian, « Conversation avec Nicolas Sarafian », in *Conversations*, vol. 4, Beyrouth, 1971 [en arménien], p. 71-94.

<sup>3</sup> Krikor Beledian, *50 ans de littérature arménienne en France*, Paris, CNRS Éditions, 2001, p. 105.

<sup>4</sup> Marc Nichanian, « Sarafian, la conquête de l'exil », in Nicolas Sarafian, *Le Bois de Vincennes*, traduction de Anahide Drézian, Marseille, Parenthèses, 1993, p. 7-16.

## LE TRADUCTEUR

Après une carrière de médecin à Paris dans un quartier où il y eut jadis une importante implantation arménienne non loin des locaux du quotidien *Haratch*, Ara Dandiguian a perfectionné sa maîtrise de l'arménien au sein de l'Inalco. Une de ses enseignantes lui confie un jour un ouvrage d'un écrivain majeur de la diaspora dont plus de cent pages concernaient son grand-père, Lévon Chirian (1894-1951). C'est ainsi qu'est né le projet de traduction du texte de Nicolas Sarafian proposée ici.

Outre la volonté de donner accès au lecteur francophone à un texte majeur de la littérature arménienne, il s'agissait de restituer un petit fragment de mémoire familiale : l'image ranimée d'un grand-père maternel rescapé du génocide de 1915 après que son père a été pendu. Fuyant sa région natale de Yozgat, il avait appris l'arménien en arrivant à Constantinople et avait enseigné l'anglais au collège Bezazian. D'abord ouvrier dans une usine automobile à son arrivée à Paris, il réussit ensuite dans le commerce de la bonneterie ce qui lui permit d'assouvir sa passion des livres. Intellectuel estimé, il avait comme objectif d'écrire un ouvrage historique pour réhabiliter la mémoire, malmenée à son goût par les Romains et les historiens occidentaux de l'époque, du grand roi d'Arménie, Tigrane II le Grand. Resté inachevé, le texte de Sarafian en conserve la mémoire.

## NOTA :

Dans la mesure du possible, la translittération des noms et toponymes arméniens s'est conformée à l'usage pour l'arménien occidental.

Les termes marqués en *italiques* sont en français et/ou en caractères latins dans le texte original.

Les termes marqués en caractères sans serif, sont en turc et caractères arméniens dans le texte original.

Sauf indication contraire, les notes sont du traducteur.

# LA MÉDITERRANÉE ET L'ARMÉNIEN

Depuis des années, je descends du Nord vers la Méditerranée. C'est un besoin. J'y descends en pèlerinage. Depuis que j'ai dû abandonner la mer Noire, j'ai toujours la nostalgie de la mer. Les eaux m'ont toujours attiré, depuis l'enfance. Même en hiver, lorsque tout n'était que neige et glace, je passais les soirées, avant d'aller à l'école. Elles m'attirent encore aujourd'hui. À maintes reprises je suis allé voir la Manche et l'Atlantique mais, à présent, c'est la Méditerranée que je veux depuis des années. Et c'est en pèlerin que je vais à elle.

C'est ainsi que j'ai cheminé de Marseille à Menton et de Barcelone à Valence. J'ai cheminé en ayant le mal du pays. J'ai fait le tour de la Méditerranée en recherchant l'Orient. J'y ai observé les populations pour trouver en elles quelque chose qui nous rapprocherait. J'ai observé les terres et les eaux pour me sentir plus proche de nos terres ancestrales qui me sont inconnues.

Ce n'était certes pas ma seule motivation.

En descendant vers le sud, je recherchais le soleil dont nous sommes privés. Naguère, j'appréciais la brume et la pluie parisiennes, mais maintenant c'est le soleil, sa chaleur et sa luminosité, sa joie. Je suis descendu voir les villes de renom : Nice, Monte-Carlo, Cannes, Antibes, Juan-les-Pins. Je suis descendu voir la terre, les pierres et les arbres. Je suis descendu me reposer.

En descendant vers le sud, j'avais très envie de voir l'Espagne, le pays du soleil, l'Orient en Occident. Voir les orangers et les oliviers, les jardins aux fontaines jaillissantes. Voir les danses. Écouter les chants et les guitares. Voir la corrida par laquelle le combat pour l'existence devient un art, une cérémonie. La bravoure face au danger, la victoire humaine sur l'animalité. Voir le pays de Don Quichotte, de la grandeur d'âme, l'extrême opposé à la conception de la vie, la tragédie de l'idéaliste qui poursuit des chimères et se fracasse sans cesse sur les ailes du moulin. Voir les villes espagnoles, captivantes, certaines avec encore leur nom arabe. Voir ces lieux d'exaltation, Avila, j'aurais aimé voir Tolède, la ville fortifiée des mystiques d'antan avec fixée dans mon esprit l'empreinte du Gréco et de sa peinture troublante, mystérieuse. Voir Salabania, dont j'avais depuis l'enfance une image en tête, celle d'un monde radieux et bienheureux. Voir le rude pays des chevaliers d'antan au cœur dur, aux âmes sublimes traversant les cieus, fiers, vaillants même lorsqu'ils s'inclinent. Voir ce pays où la force, la bravoure, la conquête comptaient tant et où l'on se désintéressait de l'ordinaire.

En descendant vers le sud, je voulais marcher, aller de ville en ville, avancer sans fin. Mais ce que je recherchais plus que tout en Espagne c'était l'Orient. C'est la Méditerranée que je cherchais à partir du moment où je l'avais revue après

quarante ans depuis les côtes françaises. La Méditerranée, notre mer, la mer bleue.

Un manque de nouveaux horizons. Mais par-dessus tout, le mal du pays. Un manque de revoir encore une fois les lieux de mon enfance, de mon adolescence. Mais aussi le mal du pays. Un sentiment qui est ancré en nous. Dans notre chair et dans notre sang. Ce que nous produisons nous le devons à la sève de notre peuple.

Et je n'avais jamais ressenti cela aussi profondément qu'un soir dans le port de Nice où j'ai croisé un Arménien inconnu qui semblait être français mais qui parlait, qui parlait subitement notre langue. Il parlait, le bleu de la Méditerranée sur ses épaules. C'était une tragédie et un mystère.

Sur ma route, j'ai vu de nombreux compatriotes. J'ai vu des villes et des lieux. Je suis envahi de souvenirs en tous genres. Je me souviens des belles nuits sur les hauteurs de Tarragone. Je me souviens des montagnes pelées et sèches aux terres brûlées d'Espagne sur lesquelles j'ai ressenti la beauté des âmes qui volent haut. Je me souviens de gens charmants, des Catalans qui voulaient absolument que je sois Catalan. Je me souviens du brave vieillard qui vendait les billets de bus et qui ne voulait pas retirer son bras de mon épaule et qui parlait, parlait, tout en voyant bien que je devinais à peine ce qu'il disait. Et c'est pourtant cet Arménien inconnu qui m'a marqué sur le quai de Nice. Un genre d'Ulysse. Quelqu'un qui plaçait la patrie au-dessus de l'immortalité, quelqu'un venu de loin.

C'était un petit port entouré de jardins et d'escaliers, un bassin carré au milieu de deux buttes. D'un côté le Mont-Boron, de l'autre une colline comme une forteresse. En face, une petite place et au-dessus on aurait dit un pont.

Je regardais, lorsqu'un bruit se fit entendre. Puis un autre. C'était une conversation derrière un amoncellement de marchandises entre quatre personnes qui apparurent bientôt, passèrent avant d'aller s'asseoir un peu plus loin au bord du quai. Des travailleurs français.

Dans ce silence, ces voix semblaient très douces, fraternelles. Dans l'enfance, on se sent plus proche des gens. Je tendais l'oreille de temps en temps quand, soudain, dans un flot qui me parvenait en français, a résonné un mot en arménien. Comme si l'une des voix disait Ayas... Je n'ai pas eu le temps d'hésiter. Il a très vite ajouté Adana. Et encore Ayas. Il a dit Sis<sup>1</sup>. Et à partir de cet instant, un enchantement, une tragédie, une chose qui traversait les siècles. Une arménité au milieu du port, en face du bateau blanc dont il apparut rapidement dans la conversation qu'il s'agissait d'un bateau turc.

Et le bruit parlait.

## DOULEURS DE LUMIÈRE

### OU TIGRANE LE GRAND ET LE DÉMON DE LA STÉRILITÉ

Le fardeau des années. La cruauté de notre siècle. Le grand mal a évolué parallèlement à la science, il n'a cessé de progresser. Je suis resté sans voix devant l'infini de la science. J'ai perçu peu à peu un grand décalage entre les idées et la réalité. Le monde m'est apparu chaotique, avec des milliers de chemins qui ne mènent nulle part et qui n'inspirent aucune confiance. Mensonge, misère, poison et souffrance m'entouraient, mes sentiments et ma pensée entraient sans cesse en conflit. Vivre dans le bien est devenu un combat pénible. Je n'attends plus rien désormais ni de moi-même ni des hommes.

« Je suis nimbé de lumière aujourd'hui  
Et je marche tel celui dont la puissante échine  
est traversée d'une lance... »

Et pourtant, j'ai attendu et j'attends toujours. Un espoir toujours, face à l'aube infinie et pure. Un renouveau toujours, après chaque attente, un besoin d'élévation toujours, une compréhension plus intime de l'âme, la compassion, le désir

<sup>1</sup> Trois villes situées en Cilicie, territoire historique arménien.

de graver dans la roche les souffrances et la beauté avant les ténèbres, l'explosion après chaque déception, dégoût ou échec et devant chaque obstacle et malheur. J'ai une passion inépuisable et obstinée pour la création, tel un Phœnix, c'est un embrasement.

Je me souviens d'un ami. Je me souviens de lui avec reconnaissance, bien qu'il fût féroce et destructeur. Personne ne m'a apporté autant que lui. Il était extraordinaire et chevaleresque à la fois, un Arménien d'exception, comme je n'en verrai sans doute plus jamais. Je pense toujours à lui, depuis sa mort.

Je me souviens de lui tout particulièrement lors d'un séjour dans les Alpes.

C'était une aube d'été froide mais claire, il y a bien des années. Nous marchions au fond d'une vallée déserte et sourde où un torrent furieux grondait, emportant des branches fraîchement cassées. Les eaux, couleur de chaux, de glace et d'os, impénétrables, se jetaient à l'assaut des rochers. Comme des dragons plongeant du haut des montagnes, elles poussaient des cris sinistres, se heurtant au courant qui les emportait. Dans ce fracas épouvantable, on entendait le flot ahurissant de la vie. Mais tout alentour n'était que beauté et pureté, un chant de cristal. Fous d'amour, des merles sifflaient. On voyait les neiges, les feux de l'aurore sur les crêtes. On voyait des pentes boisées, des maisons pittoresques, des routes et des ponts. Nous marchions, quittant un petit bourg de montagne où les cloches sonnaient. Quatre alpinistes devaient être enterrés ce jour-là. L'intrépidité des hommes cachait mal leur sombre et fatale vanité. Pourtant, il y avait quelque chose d'exaltant dans ces cloches résonnant au-dessus des montagnes. Comme si le ciel leur répondait.

Plus âgé que moi, la cinquantaine passée, bien bâti, heureux de vivre, mon ami était un homme fier et vigoureux. Il était vêtu d'une culotte courte de soldat anglais, bras et jambes nus. Il portait une casquette blanche sur la tête, un sac de provisions sur le dos, une canne à la main, un appareil photo à l'épaule.

Il marchait droit en paradant. On aurait dit que sa colonne vertébrale était en acier. Il avait le mollet athlétique et nerveux, de grands pieds, des pas de géant. Et cependant, il y avait une légère bosse sous son cou trapu au milieu de larges épaules et sa tête pointait en avant du corps. Son ventre aussi.

On aurait pu voir en lui un conquérant basané, un riche touriste. Avec ses lunettes, la majesté de son visage, il faisait aussi penser à un grand professeur mais il avait surtout une allure d'adolescent dissipé, aventurier, parti en expédition avec les chaussettes tombées sur ses chaussures pleines de poussière, et une exaltation dans laquelle il y avait quelque chose de naïf malgré son regard rusé et ironique.

Il y avait en lui de nombreuses personnalités. Mais parmi elles, n'avait pu se réaliser que celle qui tendait vers l'argent. Mon ami, après avoir brillé dans sa jeunesse à Bolis<sup>1</sup> comme enseignant et écrivain, avait délaissé l'école et la plume en arrivant à Paris et n'ayant pas supporté la condition d'ouvrier et la misère, il avait pu, en devenant commerçant, passer en peu de temps du statut de marchand ambulancier sur les marchés à celui de grossiste. Il était commerçant avant tout, même s'il se passionnait toujours pour les écrivains et les livres et qu'il était sur un grand projet d'écriture depuis une vingtaine d'années. Ainsi, on pouvait le classer parmi les gens qui avaient réussi. Mais ses errements étaient manifestes, c'était à l'évidence le professeur et l'écrivain ou même le général qui s'exprimaient surtout dans ces montagnes.

<sup>1</sup> Bolis, « La Ville », contraction de Constantinopolis, aujourd'hui Istanbul, dénomination en usage courant chez les Arméniens.

généreuse lumière du soleil, les branches qui brillaient comme des sapins, lui donnait une beauté exceptionnelle.

Mes yeux fixés sur le petit viseur de l'appareil, j'allais prendre la photo. Mais où était-il passé ?... Finalement, je le vis. C'était une fourmi. Il faisait des mouvements bizarres. Il était dans l'eau au lieu d'être sur son rocher. Lorsque je levai la tête pour le regarder, je vis que Jiraïrian faisait des efforts pour sortir de l'eau, il luttait en se cramponnant au rocher. Il menait un combat silencieux contre le courant qui voulait l'arracher et l'emporter. À un moment j'eus peur qu'il n'abandonne. Mais à peine avais-je fait quelques pas que Jiraïrian se souleva et se dressa de toute sa hauteur sur la pierre. Peu après, il était déjà près de moi. Pâle mais souriant. Il conservait sa vigueur et sa fierté. Il était trempé jusqu'aux genoux. L'eau ruisselait de ses chaussures et de ses chaussettes. Il les enleva aussitôt pour les poser au soleil. Il riait sous cape. À ma peur avait succédé une rare et douce gaieté et je ne pouvais m'en empêcher, je riais.

— Tu vas penser que j'ai mis un genou à terre, dit Jiraïrian. Non ! Je ne me suis pas mis... Oui ! Je ne me suis pas mis à genou... Je ne me mettrai pas à genoux surtout dans ces montagnes... Attends que j'achète mon château... Tu verras comme j'écrirai. J'achèverai mon histoire... Une histoire d'Arménie, c'est comme une bible... je vais l'écrire...

Tel était l'homme.



Un matin, il m'appelait auprès de lui par courrier. Je ne l'avais plus rencontré depuis un moment, il souhaitait me voir, absolument !...

## DANS AIX-LES-BAINS

### I

Aix-les-Bains, pays de vignobles sur une onde de collines, cerné de montagnes. Ville thermale où l'on soulage les corps douloureux. Croisée des chemins de montagne.

Ici, la volonté et la joie de vivre ainsi que la tristesse inhérente à la vie sont profondément palpables.

Hier, au coucher du soleil, le bateau de croisière touristique ayant terminé son tour du grand lac du *Bourget*, revenait à Aix. Nous approchions de la ville qui, partant de la rive plane de ce lac et passant sous l'éperon rocheux d'un plateau, s'élève peu à peu vers le mont Revard, s'étend avec ses villages sur les coteaux et dans les vallées alentour.

Le bateau glissait le long de la rive. On apercevait sur les collines des maisons bigarrées comme des rossignols perchés sur le dos des bœufs et, à l'abri en haut des rochers, des châteaux anciens esseulés. Des maisons, des vergers, des bosquets et des routes asphaltées. Nous passions devant de petites presqu'îles fleuries. De petits golfes s'ouvraient devant nous avec des baigneurs, des barques et des voiliers en

promenade, des résidences d'été et des jardins. Tout cela était très animé alors que s'installait le soir paisible.

Plus de cinquante voyageurs étrangers, des hommes, des femmes et des enfants ayant envahi un côté du bateau, regardaient avec ravissement.

Des montagnes désertes et désolées s'élevaient sur l'autre rive où nous n'avions vu qu'un monastère, quelques petits villages, des huttes de pêcheurs et quelques arbres. Des montagnes, les unes derrière les autres, comme des pyramides au pied desquelles s'étendait le lac, tout aussi immobile et désert. Sur les pentes couvertes de broussailles qui brillaient à travers une brume dorée, on voyait des rochers, des grottes, des terres calcaires et d'immenses ombres suspendues. Ces montagnes, imposantes et silencieuses, désertiques mais impressionnantes comme de grandes passions et de grandes angoisses, déposaient leur ombre jusqu'à la moitié du lac et diffusaient un trouble même sur les rives joyeuses, à tel point qu'on aurait dit que le bateau glissait à travers un monde mortifié où planaient le silence et le deuil. On n'entendait que les pulsations des machines et le son des eaux battant les flancs du navire, roulant et s'écartant. Nous sentions que la vie était une chose grave.

Après avoir visité l'Abbaye de Hautecombe où des princes de Savoie, des princesses et des moines reposaient depuis des siècles, après être allés jusque-là où le lac rejoint le Rhône, sur le chemin du retour, en repassant par le canal étroit et sinueux sur les deux berges duquel s'agitaient d'innombrables roseaux dans les eaux troubles et malodorantes, en quittant ce monde marécageux abandonné même par les oiseaux où seules quelques maisons coupées du monde et à moitié en ruine évoquaient un signe de vie dans le silence des forêts — nous nous trouvions tout à coup devant une merveilleuse oasis,

devant d'innombrables maisons campées sur le relief verdoyant des collines et il y avait de la tristesse. En glissant le long des rives joyeuses, nous étions passés devant la statue de Lamartine. Et le poète, qui avait chanté ce lac, dominait les eaux de sa profonde tristesse.

C'était seul qu'il revenait sur la rive de ce lac pour réclamer aux eaux et aux montagnes celle que la maladie avait épuisée et que la mort avait rapidement emportée, Elvire, l'irremplaçable, l'âme noble qui l'avait rendu heureux et qui l'avait fait grandir. Les eaux et les montagnes, les arbres et les collines les avaient vus ensemble et eux, tête contre tête comme un seul être, ils avaient contemplé tout cela ensemble. Et le poète venait là comme quelqu'un qui a perdu sa moitié, aigri aussi par les hommes, il tentait de se consoler en se cramponnant à son bonheur passé et n'en était que plus triste. Il réalisait que tout était passé pour jamais. Et il criait, le cœur déchiré. Passe ! Passe pour tous les malheureux qui veulent que tu passes, mais oublie les bienheureux, laisse-les profiter de leur bonheur... Mais le temps n'entend rien. Et le poète se sentait impuissant face à lui.

C'est cela que l'on entendait dans le flux des eaux frappant, roulant, se déchirant contre le bateau, cela et les chants du poète qui avaient si bien exprimé la douleur de l'âme humaine. Et le lac était triste, tel que le poète l'avait vu. Les montagnes, devant lesquelles des générations s'étaient succédé, restaient silencieuses, toujours. On entendait le cœur palpitant de la statue.

Dans le bruit des flots, on pouvait encore entendre la voix du triste moine paysan qui nous avait montré les beautés artistiques et les antiquités de l'abbaye. En nous arrêtant devant un tableau, il avait évoqué un nom qui résonne encore à mon oreille. « Khatchatouri... »

POSTFACE  
**TERRITOIRE  
 DU DÉMON**

par Krikor Beledian

Les trois textes réunis dans ce volume titrés ici *Terres de lumière* ont été écrits par Nicolas (Nigoghos) Sarafian (1902-1972) quelques années après *Le Bois de Vincennes*<sup>1</sup>. Ils ont paru dans la revue *Agos* (Sillon) de Beyrouth, entre 1953 et 1958 et repris plus tard dans le recueil posthume, *Douleurs de lumière*<sup>2</sup>.

Rien ne nous permet de dire que l'écrivain les aurait lui-même rassemblés de cette manière. Et pourtant, malgré une certaine hétérogénéité, on ne manquera pas d'y déceler des constantes qui assurent à l'ensemble sa cohérence. On y trouve des thèmes récurrents, des images, des préoccupations, une atmosphère : la Méditerranée, la lumière du Midi, des compatriotes vacanciers dans des lieux privilégiés comme Aix-les-Bains, la Provence, l'Espagne. Et une prose très concertée.

Ce n'est pas un hasard si à la même époque, en décembre 1961, Sarafian signe un texte dans le quotidien *Haratch* (« En avant », Paris) avec pour titre : « Les paysages, les hommes et moi ». Un véritable art poétique qui se déploie en trois volets : le poète sur ces terres étrangères mais de lumière, entre l'exil et l'impossible enracinement. Ou pour nous référer aux pôles qui structurent son imagination : la diaspora arménienne entre l'Orient et l'Occident, entre un passé qui ne passe pas et un

## I

*Douleurs de lumière* est le dernier « récit » publié par Sarafian et s'inscrit à l'extrême fin d'une production romanesque commencée en 1931 et terminée en 1948, avec le roman *Manoug Tvinian*<sup>4</sup>.

À sa première parution dans la revue *Agos*, dirigée par Haroutioun Kéghart, écrivain et poète lui-même<sup>5</sup>, le texte ne porte aucune mention de genre. Toute allusion au roman est également absente de la correspondance que Sarafian échange avec ce directeur de la revue. C'est faute d'un terme adéquat que l'on adopte ici l'indication « récit » pour une prose où alternent méditation, poésie et dialogue, avec une liberté qu'on croirait celle d'une improvisation continue dans laquelle les traits autobiographiques ne manquent pas.

En février 1953, à sa première publication en revue, *Douleurs de lumière* est présenté comme « Fragment I » ou première partie. Il devait se poursuivre par deux autres parties ou chapitres. Une note de la rédaction précise : « Ici s'achève la première partie de l'œuvre intéressante et de longue haleine de N. Sarafian. Les deux autres chapitres, tout en étant la suite du sujet traité, peuvent être considérés comme des parties indépendantes. Nous allons les publier dans quelque temps<sup>6</sup>. » Cette note prête à confusion. Elle laisse penser que les parties restantes sont disponibles et vont être publiées plus tard. Il n'en est rien. La correspondance de Sarafian avec Haroutioun Kéghart apporte quelques lumières sur ce point<sup>7</sup>.

Dès le mois de septembre 1953, en réponse aux remarques de son interlocuteur quant au caractère soi-disant « élitiste » du texte publié, Sarafian réagit : « Tu as raison, je ne peux pas me

<sup>4</sup> Les quatre romans de Sarafian ont été édités en volume, voir *Romans*, ՎԷՄԼԻՆ, Erevan, Sargis Khachents / Printinfo, 2020. Il s'agit de *Lucas blâmable* (1931), *Loin de l'ancre* (1932), *La princesse* (1934), *Manoug Tvinian* (1947).

<sup>5</sup> Haroutioun Kéghart (Haroutioun Kazandjian), Beyrouth 1928, Paris 2006.

<sup>6</sup> *Agos* (Beyrouth), no 10, octobre 1953.

<sup>7</sup> Յ. Գեղարդ, *Ի խորոց սրտի, Նամականի*, Volume I, Beyrouth, 2005. Dans cet ouvrage les lettres de Kéghart ne sont que rarement publiées et donc nous n'avons pas affaire à une correspondance croisée. Ces lettres sont archivées dans le fonds Sarafian au Catholicossat arménien de Cilicie (Beyrouth).

avenir incertain. Quant au poète, il est ce passant qui traverse et retransverse sans cesse l'espace qui les sépare afin de renouer les liens rompus et de retrouver une « harmonie » hautement improbable et rendre l'exil habitable.

Depuis la parution à Paris de *La Conquête d'un espace*<sup>3</sup>, son premier recueil de poèmes, il y a dans l'œuvre de Sarafian une question d'espace et de lieux, intimement articulée à l'expérience de la vie en survivance à l'étranger. Une vie faite de ruptures et d'adhésions qui en un perpétuel mouvement décomposent et recomposent le sujet en quête d'un territoire symbolique où s'enraciner. Commencement et aboutissement, l'écriture poétique effectue cette quête pour ancrer le sujet sur ces *Terres de lumière*.

Ces problèmes inquiètent les textes ici réunis. On peut aisément y voir des pages arrachées du carnet d'un écrivain en vacances, comme le sont nombre de textes en prose de Sarafian depuis le début des années trente, mais des pages dépourvues de références temporelles précises. On trouvera également le « récit » plus ample, plus médité, plus structuré *Douleurs de lumière* qui avec son double sous-titre « Tigrane le Grand ou le démon de la stérilité », engage une réflexion sur la création elle-même. Cette dimension spéculaire ou autoréflexive du texte rend manifeste ce qui est réellement en jeu pour le poète « des paysages et des hommes ».

<sup>1</sup> Վեհուէիի անտառը, 1947, à Alep, dans la revue *Nairi*. En volume, accompagné d'autres textes dont *Dans le brouillard*, Paris, édition Yerg, 1988. Pour la traduction française, voir *Le Bois de Vincennes*, traduction Anahide Drézian, Parenthèses, Marseille, 1993.

<sup>2</sup> « La Méditerranée et l'Arménien », *Agos*, décembre 1957 et janvier 1958 ; « Douleurs de lumière », *Agos*, février-octobre 1953 (n° 2 à 10) ; « Dans Aix-les-Bains », *Agos*, novembre-décembre 1953 et janvier 1954. Ces trois textes ont été réédités dans *Լոյսի ցաւեր*, Collection

« Machtots » n° 5 (éditeur Koriun Koyounian), Paris-Antélias, 2000, respectivement p. 5-25, p. 26-159 et p. 160-189. Cette édition a servi de base pour la présente traduction, qui corrige un certain nombre d'erreurs de la publication initiale.

<sup>3</sup> *Անցրպետի սր զրատանը*, Paris, 1928. En arménien le mot *անցրպետ* intègre les deux sens d'espace et d'intervalle.

# TABLE

NOTICE BIOGRAPHIQUE	7
LA MÉDITERRANÉE ET L'ARMÉNIEN	11
DOULEURS DE LUMIÈRE	29
DANS AIX-LES-BAINS	143
<i>Postface</i>	
TERRITOIRE DU DÉMON	171
<i>par Krikor Beledian</i>	